

brisé en elle la coque où sommeillait ce minimum de possibilités sentimentales dont le plus sec d'entre les êtres est cependant pourvu, si M. Gélinot avait moins souffert de ses récentes blessures, ils eussent pu cependant remarquer, sans déployer une perspicacité rare, que les yeux de ce fils indigne étaient tristes.

L'EQUIPIER POUR L'EQUIPE

— Merde ! fit Leblanc.

Le ballon transmis par Bourdier, le *demi de mêlée*, glissa d'entre ses mains comme une anguille et rebondit en avant. Tandis que lui, Leblanc, freinait sa belle lancée et recouvrait l'équilibre, l'arbitre sifflait la faute, et, pendant que les *trois-quarts* des deux équipes stoppaient et s'ordonnaient déjà en position d'attente : les uns pour attaquer, en diagonale sur le *côté ouvert*, les autres presque sur la même ligne pour bondir de plus près sur l'attaque, les deux paquets d'*avants*, à peine défaits de la *mêlée* précédente, rappliquèrent en soufflant et en reniflant au point exact où l'*en-avant* s'était produit. S'enlaçant et s'encastrant derechef, les uns dans les autres, ils reconstruisirent, d'un cœur inlassable, la *mêlée* nouvelle.

— De droite le ballon, U. S. C., talonnez !

Le *demi de mêlée* jeta la « boule » sous les deux premières lignes et, serties dans la masse piétinante et patiente, les deux *têtes de mêlée* décochèrent leurs jambes.

Dans la clairière boueuse du bois de Garches où le L. U. C. (4) affrontait en *match-revanche* l'Association Sportive Clodoaldienne, la *mêlée* travaillait dans les *vingt-deux mètres* de ce dernier club qui « menait » alors, dix minutes avant la fin, par onze points (trois *essais* un *but*) à neuf (trois *essais*). Le bras droit jeté jusqu'à l'aisselle autour du torse de l'*avant-centre* qu'il sentait dur et chaud contre son torse, Justin plié en deux et poussant sous les fesses de l'*avant* de deuxième ligne comme pour le soulever de sa bonné épaule droite, vit bien que le ballon allait sortir chez l'adversaire. S'arrachant de la *mêlée* borgne, au moment même où le *demi de mêlée* d'en face se penchait sur le ballon, il fondit sur lui. L'autre manqua son esquivé et s'écala, lâchant « la balle ». Les yeux rivés au ballon dont les rebonds infimes l'excitaient comme l'odeur du gibier excite un chien, Justin, en un instant, d'une intensité inouïe, se sentit seul, seul efficace pour quinze et contre quinze. Un tel sentiment de puissance égale à Dieu. Devant, à vingt mètres, la *ligne de but*. Il la devinait. A droite, en retrait, la *mêlée* prise dans ses tripes ; à gauche, le *demi d'ouverture* ennemi, saisi de surprise, figé dans sa conversion. « Au pied, au pied », pensait-il. Il fonçait. Contre son

soulier droit, contre son soulier gauche, il sentit la petite, la bienheureuse résistance du ballon conquis et contrôlé qui roulait et rebondissait. Trois fois, quatre fois, le léger choc se répéta contre la pointe de ses pieds, ses cous de pied, ses chevilles doués d'un tact et d'une dextérité miraculeux. Il perçut même le long d'un tibia, tout près du genou, la caresse d'un rebond plus élevé. Il avait fait quinze mètres.

Il vit la ligne : blanc sur vert. Eclatante, énorme, elle coupait sa tête en deux, à la hauteur des yeux. « Essai, essai ! » hurlait en lui la certitude.

— A moi ! Passe, passe !

Ce cri l'éveilla en sursaut. Bourdier galopait à trois mètres de lui, à sa gauche. C'était bien Bourdier. Justin reconnaissait la naissance de ses cuisses poilues et courtaudes. Il chancela (son corps allait tout seul). « Impersonnalité, ne pas briller, l'équipier pour l'équipe... » Ces fantômes impérieux n'apparurent qu'à peine, Justin sombrait dans le sacrifice. Il se penchait, cueillait le ballon en souplesse et visant avec application un point imaginaire, un peu en avant des mains grand'ouvertes de Bourdier, il fit la *passé*.

Déjà Bourdier s'aplatissait sur la ligne blanche.

Justin leva le bras droit bien haut pour signaler l'*essai*. L'autre se relevait et se campait en triomphateur.

Ces trois points-là donnaient la victoire à l'équipe, au L. U. C. Une telle ivresse noyait le contentement égoïste, fondamental pourtant, qu'il tirait de sa vertu.

Justin retrouvait maintenant ses copains tous les dimanches, aux rendez-vous les plus divers. Dans les gares, à la porte de Saint-Cloud, à la porte de la Villette, à la porte d'Orléans, au seuil de cette banlieue fumeuse, couturée de voies ferrées, de chemins équivoques, et où les poteaux de football pointaient de-ci de-là à l'ombre des usines.

Vêtu de ses plus vieux habits, il s'esquivait de chez ses parents sitôt après le déjeuner. En l'absence de M. Gélinot, fidèle à sa forêt, il n'encourait que la muette réprobation de sa mère quand il quittait précipitamment la table, parfois avant le dessert. Il se saisissait de son sac, dévalait ses cinq étages et courait en chantonnant au rendez-vous fixé. Dehors, il respirait un autre air, il roulait les épaules et prenait une expression énergique, méprisante. Il jouait de son sac, descendait gracieusement des autobus en marche, grimpaient les escaliers des stations de métro à toute allure sans se priver de bousculer les gens. En arrivant au rendez-vous, il houspillait joyeusement les copains qui le houspillaient aussi, et qui étaient souvent si contents de le voir venir, qu'ils le saluaient en criant son nom à trente pas.

Il fallait cependant un enthousiasme solide ou, pour mieux dire, l'immense entrain de la jeunesse, le furieux appétit qui la distingue quand elle est en rupture de ban, pour faire sa joie de ces tournées dominicales dans la banlieue parisienne.

Après un voyage souvent long et hasardeux, au cours duquel cette troupe de jeunes gens, errant par tous les temps d'hiver dans l'inconnu d'un paysage désolant, quêtait sa route auprès de passants plus ou moins serviables ou de commerçants hostiles à ces « timbrés » et à ces braillards du « football », l'équipe quatrième du L. U. C. mouillée, crottée ou transie, touchait enfin le but. Quelquefois, le vestiaire : une cabane, s'élevait sur le terrain même, mais le plus souvent, on se déshabillait chez un bistro qui, d'accord avec le club local, prêtait à cet effet une arrière-salle carrée et froide. L'accueil des adversaires, cordial et maintes fois empreint d'une sorte d'importance chevaleresque, ragailardissait les moins ardents, puis, le rire et l'orgueil faisait le reste. On déplaçait l'*Auto* sous ses pieds pour ne pas sentir la froideur du carrelage, on se frottait dur la poitrine avant d'enfiler son maillot, on jetait son pardessus sur ses épaules, et, suivi par des gamins admiratifs, croisant des gens qui se retournaient sur vous comme sur des bêtes curieuses, on gagnait le terrain de jeu souvent proche, mais parfois éloigné d'un bon quart d'heure de marche.

Le *ground*, qu'il fût celui du Club Sportif des Automobiles Grégoire, de l'Union Sportive de Gagny, de l'Association Sportive Clodoaldienne, du Cercle Olympique de Billancourt, du Cercle Athlétique du XIV^e Arrondissement, s'étendait en plein bois, dans une clairière boueuse, sur un plateau pelé et caillouteux ou dans des prés à moitié inondés, coupés de fossés et de mares, et où l'herbe de l'année précédente, mal ou point fauchée, pourrissait sur pied. On jouait d'autres fois sur de chiches espaces libres prétendus herbeux, serrés entre des dépotoirs, des usines, des entrepôts, des voies ferrées, de misérables potagers. Ces terrains étaient en pente, bosselés, parsemés de mâchefer, de silex, de bois mort, de vieux os, de boîtes de conserves, de culs de bouteille.

Mais qu'importait aux garçons !

Dans la boue, sous la pluie fine et familière, par ces temps de gel qui bleuisaient les mains et avaient les contusions et les écorchures, dans ces brouillards d'hiver qui assourdisaient les bruits et s'entr'ouvraient à peine durant la première *mi-temps* pour retomber plus lourdement sur des joueurs fantomatiques, les gars couraient, chargeaient, roulaient à terre avec exaltation. La présence de quelques dizaines, parfois d'une centaine de spectateurs ; des enfants et des adolescents pleins d'envie, des soldats désœuvrés « tuant »

leur « perme » du dimanche, les payait au centuple. Celui-ci se couchait sur les *dribblings* ennemis, et s'offrait, magnanime, aux coups de souliers à crampons, celui-là étendu dans la douleur ou l'hébétéude d'un gnon, sentait sur lui le baume que lui dispensaient la compassion et l'admiration de trente inconnus parmi lesquels trônaient, criardes et bouleversées, deux ou trois femmes en cheveux.

C'était, après le *match* et la repue chez le bistro, le retour à « Panam », le chant du L. U. C. clamé avec ivresse.

L'équipe chantait aussi ces vieilles chansons de marche, horribles et innocentes, telles que : « *Meunier, meunier tu es cocu* »... ou « *Pour apprendre à jouer de l'épinette* », dont le refrain :

Trou-la-la (bis)

Trou-la-lou-la-lou-la-laire

Trou-la-la (bis)

Trou-la-lou-la-lou-la-la.

se prêtait à des variations interminables

Le L. U. C. étant le club des étudiants, ses membres subissaient encore l'influence posthume du Quartier Latin. Le béret avait fait son temps, mais les carabins chantaient encore ces grosses chansons de salles de garde, comme

Je vais vous raconter l'histoire

De Marguerite la putain...

et les classiques : *De profundis morpionibus* et *Nous sommes unis par la vérole*... que les étudiants en médecine, membres du L. U. C., avaient apportées dans leur club dénué de chants sportifs.

Ces énormités vénérables avaient, on le pense bien, stupéfié Justin. Elles le choquaient, elle lui répugnaient même. Mais comment résister à l'entraînement ! Ivre de liberté, de licence, il brâillait avec les autres. « Avec sa grande gueule », comme on disait dans l'équipe, il en « jetait même un sacré coup ». Ne commençait-il pas, à cette occasion, de goûter le naïf, le juvénile plaisir romantique : épater le bourgeois !

Cette jeunesse renaissante n'avait pas trouvé son assiette. Elles partageait le sort de toutes les avant-gardes. Athlètes entichés de leur « forme », des camarades de Justin, avant d'aller à la gargote, prenaient l'apéritif sur le « Boul'Mich », au café de la Source où se réunissaient le dimanche soir les *Lucmen*. En revenant des *matches*, ils chantaient de toute la force de leurs poumons nettoyés par le grand air, des chansons obscènes nées dans la tabagie. Ainsi se rencontraient et se mêlaient coassement deux époques.

Justin, lui, réintérait sa famille. Son assiduité aux cours, aux conférences et, en fin d'année, un travail de mémoire, modéré mais consciencieux, lui avaient valu, parmi tant d'étudiants amateurs,